

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

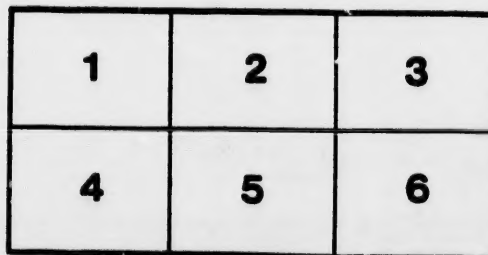
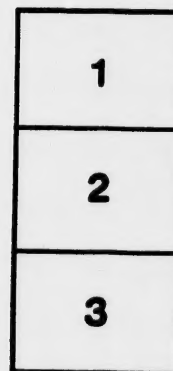
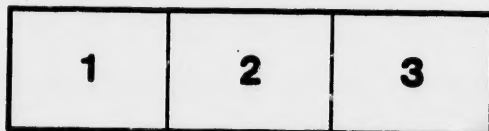
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the film's contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

PQ
1759
A3
B372
POLYEUCTE
TRAGÉDIE CHRETIENNE
18002

DE P. CORNEILLE

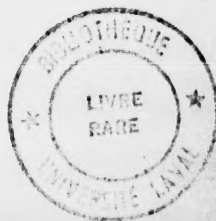
REDUITE A TROIS ACTES

A L'USAGE DES COLLÈGES

MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS, Imprimeurs
20, rue St-Gabriel

7317





POLYEUCTE

PERSONNAGES. — FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie. — BARCINE, fils de Félix. — POLYEUCTE, jeune arménien, adopté par Félix, et frère de Barcine. — NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte. — SÉVERE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie. — ALBIN, confident de Félix. — POLYNICE, confident de Barcine. — CLÉON, officier de Félix. — TROIS GARDES.

La scène est à Mélite, dans le palais de Félix.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NÉARQUE, POLYEUCTE.

NÉARQUE.

Quoi ! vous qui prétendez aux honneur du baptême,
Un songe vous arrête en ce moment suprême !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé,
S'alarme d'un péril qu'un enfant a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui, d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne sentez pas dans votre âme chrétienne,
Les effets qu'il produit sur une âme payenne ;
Mon frère, sans raison dans la douleur plongé,
Craint et croit déjà voir le coup qu'il a songé ;
J'ai beau le raisonner, j'ai beau, pour le confondre,
Trancher du résolu, le laisser se morfondre,
Il oppose ses pleurs aux desseins que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;
Sa peur me fait pitié sans me donner d'alarmes ;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose rompre un lieu dont il est obsédé.
Le jour fixé, Néarque, est-il si nécessaire,
Qu'il faille être insensible aux alarmes d'un frère ?
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous, cependant, une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance ?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?
Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grâce

Ne descend pas toujours avec même efficace :
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs,
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare ;
Le bras qui la versait en devient plus avare ;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous pressait de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même ;
Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs de l'amitié, cette peur en courroux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
Mais pour en recevoir le sacré caractère
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant notre âme et désillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême est le seul où j'aspire,
Je crois pour satisfaire un fraternel amour,
Pouvoir un peu remettre et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse ;
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer :
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre ;
Et ce songe rempli de noires visions,
N'est que le coup d'essai de ses illusions,
Il met tout en usage, et prière et menace ;
Il attaque toujours et jamais ne se lasse ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encor il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à moitié rompu.

Rompez ces premiers coups, laissez pleurer Barcine.
Dieu ne veut point d'un cœur où la crainte domine.
Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs

Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger pour lui plaire et frère, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un cœur de frère est fort :
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort ;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE. Oui, j'y cours cher Néarque ;

Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Barcine s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce souge le trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour lui n'aura que plus de charmes ;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;
Plus il aura mêlé de pleurs à son courroux,
Et plus de vous revoir le moment sera doux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE. Apaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Ah ! il revient.

NÉARQUE. Fuyez.

POLYEUCTE. Je ne puis.

NÉARQUE. Il le faut ;

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut.
Fuyez pour son bonheur en ce moment suprême,
Vous le perdrez du coup qui vous perdra vous-même.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

SCÈNE II.

POLYEUCTE, BARCINE.

POLYEUCTE. Adieu, Barcine, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

BARCINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus !

BARCINE. Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour ; je vous quitte à regret.

BARCINE.

Et vous êtes mon frère ! et vous...

POLYEUCTE. Oui je vous aime,

Le ciel m'en est témoin, cent fois plus que moi-même.
Mais.....

BARCINE. Mais mon déplaisir ne peut vous émuouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir.
Voilà votre amitié.

POLYEUCTE. Pour une heure d'absence !

Adieu, vos pleurs sur moi prennent trop de puissance,
Je sens déjà mon cœur prêt à se désister ;
Et ce n'est qu'en fuyant que je puis résister.

SCÈNE III.

BARCINE, POLYNICE.

BARCINE.

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;
Suis ce fatal agent de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, mon Polynice, en quel siècle nous sommes :
Voilà ce qu'est un frère aux yeux de certains hommes !
Voilà comme il prétend être frère à son tour.

POLYNICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour :
S'il ne vous traite ici d'entière confiance,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence.
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un ami nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre et ne s'abaisse pas

A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
D'ailleurs votre frayeur ne peut le mettre en peine ;
Sa race est arménienne, et la vôtre est romaine ;
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions :
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ;
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité.

BARCINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

POLYNICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

BARCINE.

Ecoute : mais il faut t'en dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches de mes ans quel fut le premier cours.

Dans Rome, où je vécus jusqu'à l'adolescence,
J'avais pour compagnon des jeux de mon enfance
—Sévère était son nom—l'ami le plus parfait
Que l'on pût se donner le formant à souhait.

POLYNICE.

Est-ce lui qui naguère, au dépens de sa vie,
Sauva des ennemis votre empereur Décie ?
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?
Lui, qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

BARCINE.

Hélas ! c'était lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur ni plus digne jeune homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.
Je l'estimais, et certes il le méritait bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune :
Pour suivre ici mon père en son gouvernement,
En vain aux grands emplois il aspire un moment :
Désespéré, confus, il s'en va dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais ; et comment en ces lieux,

Esprit, talents, vertu, Polyeucte à nos yeux
Réunissant tout, bientôt à mon cœur, à mon père
Ravit, fils adoptif, l'auguste nom de frère.

POLYNICE.

Vos alarmes font voir jusqu'où vous l'estimez ;
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés ?

BARCINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sèvre,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras l'amitié qui m'est due,
O ingrat, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'ami que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;
Hélas ! et c'est surtout ce qui me désespère !
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leur rage ;
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

POLYNICE. Il est vrai qu'il est triste ;
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort ? Pouvez-vous craindre un père
Qui chérit votre ami, que votre ami révère,
Et dont le juste choix vous associe à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

BARCINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes :
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon ami leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

POLYNICE.

Leur acte est insensée, impie et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège ;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

BARCINE.

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV.

FÉLIX, BARCINE, ALBIN, POLYNICE.

FÉLIX. Mon fils, oh, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

BARCINE.

Quelle subite alarme ainsi peut vous toucher ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

BARCINE. Quel mal vous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

BARCINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

BARCINE. Il vient !

FÉLIX. Tu vas le voir.

BARCINE.

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit.
Mais, Albin, redis-lui ce que ces gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,

Où l'empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre.
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on n'eut pu le trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le visage :
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux.
Là, bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie ;
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causait honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;
Et, comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit de vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louanges,
Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
Et soudain l'empereur transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère et cent chefs à choisir.
Ainsi revient au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire ;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ;
Lui seul rétablit l'ordre et gagne la victoire,
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut et nous faisons la paix.
L'empereur, qui lui montre une estime infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie.
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre grâces aux Dieux.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite ;
Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah ! sans doute, Barcine, il vient pour se venger.
Il nous perdra, mon fils !

BARCINE. Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux ;
Il nous perdra, mon fils, Ah ! regret qui me tue

De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah ! Barcine, en effet, tu m'as trop obéi ;
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui.
Ménage en ma faveur ce cœur que tu possèdes,
Et d'où provient le mal que vienne le remède.

Il sort avec Albin.

BARCINE (*seul*).

Hélas ! comment paraître aux regards d'un ami,
Après l'avoir, au fond, indignement trahi.

SCÈNE V.

POLYEUCTE, NÉARQUE, BARCINE, POLYNICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs, il est temps qu'ils tarissent :
Que votre douleur cesse et vos plaintes finissent ;
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
Je suis vivant, mon frère, et vous me revoyez.

BARCINE.

Le jour est encor long ; et, ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ;
J'ai cru Sévère mort, et je l'apprends ici.

POLYEUCTE.

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène ; et, quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
Plus rare est son mérite, et plus je le contemple,
Plus j'admire....

SCÈNE VI.

Les précédents. CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple ;
La victime est choisie, et le peuple à genoux ;
Et, pour sacrifier, on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, mon frère ?

BARCINE.

Et plus je réfléchis, et plus je considère,
Plus je me sens d'avis de ne le point revoir.

Adieu, vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir ;
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et, comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattons que de civilité.

SCÈNE VII.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE. Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle ?
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE. Et moi je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE. Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE. Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a si tôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peu trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE. Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE. Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret, quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout-à-fait ;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe ;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE. Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber ;
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son âme le nie ;
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien, présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE. Dieu même a craint la mo-

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant ; suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger, pour lui plaire, et frère, et biens, et rang ;
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette ardeur parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaitez ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous pas jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément :
Mais cette même grâce eu moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes ;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir.

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque et j'en pleurs de joie.

Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal ;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BARCINE, POLYNICE.

BARCINE. Eh bien ! mon Polynice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

POLYNICE.

Ah ! Barcine...

BARCINE. Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?

POLYNICE. Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens....

BARCINE. Parle donc : les chrétiens... ?

POLYNICE. Je ne puis.

BARCINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

POLYNICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

BARCINE.

L'ont-ils assassiné ?

POLYNICE. Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus....

BARCINE.

Il est mort !

POLYNICE. Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Barcine.
Ce n'est plus cet ami rare présent des cieux ;
C'est l'ennemi commun de l'Etat et des dieux :
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie, en un mot un chrétien.

BARCINE.

Ce mot aurait suffi, sans ce torrent d'injures.

POLYNICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

BARCINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi,
Mais il est mon ami, et tu parles à moi.

POLYNICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

BARCINE.

Je l'estimai toujours, l'estime dure encore.

POLYNICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr.
Qui trahit tous nos dieux, aurait pu vous trahir.

BARCINE.

De grâce, épargne-moi ! ton âme bouleversée
Te trouble en ce moment et parle en insensée.
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigue mon père ?

POLYNICE.

Une secrète rage, un accès de colère,
Malgré qui, toutefois, un reste d'amitié
Montre pour Polydecte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

BARCINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

POLYNICE. Néarque l'a séduit ;

De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret, et si mystérieux,
Que n'en pouvaient tirer vos regards curieux.

BARCINE.

Et tu traitais alors mes craintes d'importunes !

POLYNICE.

Hélas ! comment prévoir de telles infortunes ?

BARCINE.

Avant que de livrer mon âme au désespoir,
Sur le cœur d'un ami j'essaierai mon pouvoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

POLYNICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous le racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence :
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'Orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect,

A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se inoquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
Mais tous deux, s'emportant à plus d'irrévérence :
« Quoi ! lui dit Polyeucte, en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »
Ici, dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux, contre Jupiter même :
L'adultère, l'inceste, en étaient les plus doux :
« Oyez, dit-il ensuite ; oyez peuple, oyez tous :
« Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
« De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
« Seul être indépendant, seul maître du destin,
« Seul principe éternel et souveraine fin.
« C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
« Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ;
« Lui seul tient en sa main le succès des combats,
« Il le veut élever, il le peut mettre à bas.
« Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense,
« C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense ;
« Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille, ils courent à l'autel.
Cieux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel !
Du plus puissant des dieux, nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... mais le voici qui vous dira le reste.

BARCINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !...

SCÈNE II.

FÉLIX, BARCINE, POLYNICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître !
En public ! à ma vue ! il en mourra le traître !

BARCINE.

Souffrez que votre fils, vous implorant pour lui...

FÉLIX.

Je parle de Néarque et non de votre ami.
Quequ'indigne qu'il soit désormais de l'entendre,
Le nom de fils réveille un sentiment trop tendre
Pour que, malgré son crime et tant d'impiété,
J'endurcisse ce cœur contre qui l'a porté.

BARCINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu savoir du moins de Polydice.

BARCINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons tantôt son intrépidité
Me demander pardon de tant d'impiété.

BARCINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FÉLIX.

Au dépens de Néarque, il doit se rendre sage.

BARCINE.

Il le doit : ô mon père, hélas ! qu'avez-vous dit ?
Et quels tristes hasards ne court point mon ami,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, mon fils, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables,
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel ;
Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

BARCINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
Je sais quel est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure ;
Vouloir son repentir c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

BARCINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX. Il la peut achever.

BARCINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

BARCINE.

Est-ce ainsi que d'un fils un vrai père est l'appui ?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

BARCINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX. Mais il se plaint à l'être :

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

BARCINE.

Mon père, au nom des dieux !...

FÉLIX. Ne les réclamez pas,

Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

BARCINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX. Eh bien, qui leur en fasse.

BARCINE.

Au nom de l'Empereur, dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

BARCINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX. Tous chrétiens sont rebelles.

BARCINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;
N'est-il donc pas mon frère ; et moi, de votre sang ?



FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

BARCINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX. Moindre que son forfait.

BARCINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez donc qu'avec lui notre perte est commune.

FÉLIX.

Les dieux et l'Empereur sont toute ma fortune.

BARCINE.

Et la perte d'un fils ne peut vous arrêter !

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
S'il vous semblait tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

BARCINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son âme ait embrassée ;
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste :
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste,
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux,
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs desirs ;
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il désire :
N'en parlons plus.

BARCINE. Mon père...

SCÈNE III.

FÉLIX, ALBIN, BARCINE, POLYUCTE.

FÉLIX. Albin, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, seigneur, et Nérarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas ! avec un œil d'envie,
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ;
Et son cœur s'affermir, au lieu de s'ébranler.

BARCINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Barcine, un trop indigne ami.

BARCINE.

Il l'est de votre aveu : mon attache est sans crime,
Puisqu'il eut tout d'abord votre honorable estime.
Ah ! si vous avez sur moi tout pu jusqu'à ce jour,
Ne pourrai-je donc pas quelque chose à mon tour.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :
Employez mieux l'effet de vos justes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'en sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort, quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un père qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre ami de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

BARCINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX. Laissez-nous seuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN. En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN. Je l'ai dit déjà, rien ne le touche ;
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud ;
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN. Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint.
De pensers sur pensers mon âme est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée :
Je sens l'amour, la haine, et la crainte et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir ;
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables,
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables ;
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir ;
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux, que mon fils a pour frère,
Je hais l'aveugle erreur qui le pousse à forfaire ;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;
Je redoute leur foudre et celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera les embarras d'un père ;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux,
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux :

On ne distingue point, quand l'offense est publique,
Et, lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie, afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi ;
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné ;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Doit contre moi nourrir une haine implacable ;
Innocent, à ses yeux je dois être coupable.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?
Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter ;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici le soutien de son père,
Mais si, m'en défaisant, je substituais Sévère,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis,
Qui me mettraient cent fois plus haut que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie :
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX. Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Firez l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

SCÈNE V.

ALBIN, SÉVÈRE.

ALBIN.

Voici Sévère, allons, un peu de contenance.

SÉVÈRE.

Pas un d'un malheureux qui prenne la défense.
Ah ! les lâches ! eh bien, pour leur montrer leur tort,
Moi, son rival, je vais l'arracher à la mort.

ALBIN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service ;
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelqu'âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encore Sévère ; et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;
Qu'après, le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confiance.
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense ;
On les hait ; la raison, je ne la connais point ;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ;
Et sur cette croyance, on punit du trépas
Des mystères secrets que l'on ne connaît pas.
Mais Cérès Eleusine et la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul seul excepté, toute sorte de dieux ;

Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome ;
Nos aïeux, à leur gré, faisaient un dieu d'un homme,
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;
Mais, si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup, pour être de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Jamais un parricide, un traître, un assassin,
Jamais d'ivrognerie et jamais de larcin ;
Ce n'est que cœur entre eux, que charité sincère,
Chacun y chérit l'autre et le secourt en frère.
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins ? Les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne pas les défendre.
Allons trouver Félix, commençons par l'entendre,
Et contentons ainsi, d'une seule action,
Et Barcine, et ma gloire, et ma compassion.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?
As-tu bien vu sa haine, et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Barcine ;
S'il l'estima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter.
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique ;
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête, et feint d'être en fureur,
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;
Epargnant son rival, je serais sa victime ;
Et, s'il avait affaire à quelque maladroit,
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait :
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule :
Et moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin, j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur ! que Barcine l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne ;
Et loin de le tirer de ce pas hasardeux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet....

FÉLIX. Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie :
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux pourtant tenter encore une autre voie.

(A Cléon.)

Amenez Polyeucte ; et, si je le renvoie.
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX. Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être le maître ;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévère aussitôt, courant à la vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage :
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et, s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient ; tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? Et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens :
La raison me l'ordonne et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te vas jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter !

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître ;
Pour me faire chrétien sers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge :
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois et les bergers y sont d'un même rang :
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus ; et, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE. Non, non, persécutez,

Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celles d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ;
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE. Et de qui ? de Sévère ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?
Portez à vos païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison ;
Elle est un don du ciel et non de la raison :
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un fils, on vous en donne un autre,
Dont la position répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais, malgré ma bonté qui croit plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendrait odieux ;
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !
Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;

Je voulais gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos dieux tout-puissants :
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Barcine :
O ciel !

SCÈNE III.

EÉLIX, POLYEUCTE, BARCINE, ALBIN.

BARCINE. Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la raison ni l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un père ni d'un frère ?

FÉLIX.

Parlez à votre ami.

POLYEUCTE. Désormais, c'est Sévère.

BARCINE.

Tigre ! assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Eh bien ! si votre cœur ne peut se partager,
Je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore,
Le mien est tout entier au grand Dieu que j'adore :
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi ;
Mais, de quoi désormais que bouche m'entretienne,
Je ne l'écoute plus, qu'elle ne soit chrétienne.
C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

BARCINE.

Ah ! mon père, son crime à peine est pardonnable ;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable ;
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang, ne s'effacent jamais ;
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fils un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;
Et les dieux trouveront sa mort illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtement.
Cœurs par l'adoption rendus inséparables,
Nous devons être ensemble heureux ou misérables ;

Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
Et, pour l'en séparer, il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, mon fils, il est vrai qu'un père est toujours père ;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère ;
Je porte un cœur sensible et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible,
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque chez les morts,
Après avoir tenté d'hypocrites efforts
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !
Vos résolutions usent trop de remises ;
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
— Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremble le ciel, la terre et les enfers ;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
Les plus brutaux instincts, des horreurs qu'on déteste,
Le vol, l'assassinat, et la haine et le reste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
Je le ferais encor si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du Sénat, même aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE. Je suis chrétien.

FÉLIX. Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX. Tu l'es ? ô cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

BARCINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX. A la mort.

POLYEUCTE. A la gloire !

Adieu, mon frère, adieu ; conservez ma mémoire.

BARCINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse ;
Mais qu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie ;
Que Sèvre en fureur, tonne, éclate, foudroie ;
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?
Vit-on, à ce degré des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables ?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à ses yeux des lâchetés extrêmes ;
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un romain,
Répandant votre sang de votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie.
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie.
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Barcine, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'il a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'il va faire paraître
De mes commandements pourrait troubler l'effet ;
Va donc y donner ordre, et voir à ce qu'il fait ;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;
Tire-le, si tu peux, de ce triste spectacle ;
Tâche à le consoler : Va donc ! qui te retient ?

ALBIN.

Inutile, Seigneur, le voilà qui revient.

SCÈNE V.

FÉLIX, BARCINE, ALBIN.

BARCINE.

Père barbare ! achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ton fils à ton fils ; ose : que tardes-tu ?
Tu vois le même crime et la même vertu :
En lui ta barbarie a les mêmes matières ;
En mourant, mon ami m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois ; enfin désabusée,
De ce bienheureux sang mon âme est baptisée ;
Je suis chrétien, enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;
Redoute l'Empereur, appréhende Sévère ;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire :
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi vers tes dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir :
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor ? Oui, mon âme est chrétienne !
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne :
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI.

FÉLIX, SÈVÈRE, BARCINE, ALBIN.

SÈVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort ; et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités !
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte !
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir !
Eh bien, à vos dépens vous verrez que Sèvere
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu ; mais, quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras d'où partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, et d'une âme apaisée,
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités :
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;
Je m'y trouve forcé par un secret appas :
Je cède à des transports que je ne connais pas,
Et par un mouvement que je ne puis comprendre,
De ma fureur je passe au zèle le plus tendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant.
Son amour, épandu sur l'ami, sur le frère,
Aussi bien que le fils tire après lui le père.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien ;
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien :
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
Donne la main, mon fils ; apportez des liens,
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens :
Moi, je le suis ; il l'est : suivez votre colère.

BARCINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Mon fils, il n'appartient qu'à la main qui l'a fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait ravi d'un si touchant spectacle ?
De pareils changements ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain.
Ils mènent une Vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance.
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet de communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire ;
Et, peut-être qu'un jour . . . Mais de leur protecteur,
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur :
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;
Servez bien votre Dieu, servez votre monarque ;
Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité ;
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ces vérités !
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

